

« *Paddy fait de la résistance.* » Les Irlandais dans la  
Résistance française et la section F du SOE,  
1940-1945

David Murphy

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rha/5392>

ISBN : 978-2-8218-0518-7

ISSN : 1965-0779

**Éditeur**

Service historique de la Défense

**Édition imprimée**

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 86-98

ISSN : 0035-3299

**Référence électronique**

David Murphy, « « *Paddy fait de la résistance.* » Les Irlandais dans la Résistance française et la section F du SOE, 1940-1945 », *Revue historique des armées* [En ligne], 253 | 2008, mis en ligne le 24 janvier 2012, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rha/5392>

---

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Revue historique des armées

---

# « Paddy fait de la résistance. » Les Irlandais dans la Résistance française et la section F du SOE, 1940-1945

David Murphy

---

- 1 Le 18 juin 1940, sur les ondes de la BBC, le général de Gaulle appela les Français à ce que la flamme de la Résistance française ne s'éteignît jamais <sup>1</sup>. Dès les premières semaines qui suivirent la signature de l'armistice de juin 1940, des individus isolés et des petits groupes s'engagèrent à travers la France dans des actions de résistance contre les forces d'occupation allemandes. Certains des premiers groupes de résistants entreprirent de collecter des renseignements, alors même que la plupart n'avait pas de moyen de les faire parvenir à Londres <sup>2</sup>. Il n'entre pas dans les ambitions de cet article de décrire la complexité de l'organisation de la Résistance intérieure française, par ailleurs bien connue, y compris dans l'historiographie en langue anglaise <sup>3</sup>, ni de ses relations avec le SOE (*Special Operation Executive*), le MI6 ou l'OSS (*Office of Strategic Services*) <sup>4</sup>. Il convient cependant de citer l'importance de la source historique que constituent les 700 000 dossiers d'instruction de demande d'attribution du statut de résistant, conservés au Service historique de la Défense à Vincennes, pour la reconstitution des parcours et engagements individuels.
- 2 Or il apparaît que si la plupart des résistants étaient français, leurs groupes comptèrent un nombre non négligeable d'étrangers dans leurs rangs. Hongrois, Espagnols, Italiens <sup>5</sup>, Roumains, Britanniques, Américains ou même Allemands s'y retrouvent. Un nombre conséquent provenait de l'importante communauté polonaise en France, dont à peine un peu moins de 20 000 constituèrent deux gros mouvements, le PKWN (communiste) et le POWN <sup>6</sup>. Le Parti communiste espagnol organisa un groupe de guérilla de plus de 3 000 hommes dans le sud de la France, connu sous le nom de « Corps XIV » <sup>7</sup>. Les membres de la communauté arménienne en France prirent également part à la Résistance et formèrent même leur propre groupe, le « groupe Manouchian », sous les ordres de Missak

Manouchian. L'organisation syndicale de l'entre-deux-guerres « Main-d'œuvre immigrée » ou MOI constitua également une unité armée de résistants non français<sup>8</sup>. Il est important d'insister sur le fait que, contrairement aux membres des Brigades internationales ou des légions fascistes pendant la guerre civile espagnole, la plupart des résistants non français vivaient en France en 1940 et décidèrent de servir leur pays d'adoption. Par ailleurs, beaucoup de membres des services alliés rejoignirent par la suite les rangs de la Résistance pendant qu'ils tentaient d'échapper à la capture<sup>9</sup>.

- 3 En 1941, le Premier ministre irlandais, le *Taoiseach*, Eamon de Valera, envoya une note au département des Affaires étrangères irlandais pour réclamer une estimation du nombre d'Irlandais qui se trouvaient en France occupée. Le département estima alors qu'ils étaient entre 700 et 800 à y vivre<sup>10</sup>. Or, à ce jour, il a été possible d'identifier plus d'une vingtaine d'Irlandais de naissance qui servirent durant la guerre au sein de la Résistance intérieure, des Forces françaises libres (FFL) ou du SOE<sup>11</sup>. Tous ceux qui rejoignirent des groupes de résistants dans la France occupée y vivaient déjà et y travaillaient en 1940 ; s'y ajoute un certain nombre de résistants nés en France ou en territoire français, mais de souche irlandaise.

## Les Irlandais dans la Résistance

- 4 Parmi la gamme des activités de Résistance, ce fut essentiellement à la collecte du renseignement et à l'animation des réseaux d'évasion que se consacrèrent les Irlandais. Le plus connu des résistants irlandais est certainement Samuel Beckett qui vivait à Paris quand la guerre éclata. Il fut recruté dans la Résistance par son ami Alfred Péron, qu'il connaissait depuis leurs années d'études à *Trinity College* à Dublin, et intégra un réseau de renseignement du nom de « Gloria SMH »<sup>12</sup>. Promu sergent-chef au sein du réseau, il y apparaît par la suite sous-lieutenant. Sous le pseudo de « Samson », il rejoignit « Gloria SMH » en septembre 1941 pour y demeurer actif pendant un an. Plus de 200 personnes furent associées aux activités de ce réseau<sup>13</sup>. Ce dernier, embryonnaire en novembre 1940, ne fut réellement constitué qu'en janvier 1941 par Jeannine Gabrielle Picabia, fille du peintre, qui utilisait le nom de code de « Gloria » et était connue de Beckett bien avant la guerre. Le co-fondateur, Jacques Legrand, opérait, quant à lui, sous le nom de « SMH ». « Gloria SMH », fondé conjointement par *l'Intelligence Service*, en liaison avec les services du SOE, et l'organisation polonaise libre de Londres, fut ensuite entièrement pris en main par le SOE<sup>14</sup>.
- 5 Bien que basé à Paris, « Gloria SMH », spécialisé dans la collecte du renseignement, en particulier en matière navale et maritime, était également actif en Normandie et en Bretagne, et comptait des agents travaillant sur les canaux ou pour la SNCF. Sa zone d'intervention couvrait Lorient, Saint-Nazaire, Bordeaux, Dieppe, Marseille et autres, aussi bien en zone libre qu'en zone occupée. Le « coup » le plus important du réseau fut probablement le signalement par deux de ses agents en mars 1941 de la présence des croiseurs allemands le *Scharnhorst* et le *Gneisenau* à Brest, rejoints en juin par le *Prinz Eugen*. Les renseignements fournis par « Gloria SMH » permirent une série de raids aériens contre ces bâtiments dans les mois qui suivirent, le *Gneisenau* fut le plus endommagé. Le réseau ayant parfois mis en contact des évadés et des réseaux d'évasion reçut, en 1941, 100 000 francs par mois de Londres. Outre l'envoi d'informations par courrier, il employait également un radio en France puis, à partir de 1942, un opérateur radio en Belgique<sup>15</sup>.

- 6 Pour unique tâche, Beckett devait traduire les rapports de renseignement, les taper puis les remettre au photographe du réseau afin d'être microfilmés et envoyés à Londres. Il remplissait cette mission depuis son appartement parisien de la rue des Favorites tout en en minorant le danger car les allées et venues vers son domicile pouvaient se révéler suspectes. Ce fut Alfred Péron qui servit souvent en tant que « courrier ». Ils avaient prévu, ensemble, dans le cas d'un interrogatoire de la police ou de la *Gestapo*, d'évoquer la traduction de son dernier roman, intitulé *Murphy*. Il semble que Beckett cachait les piles de renseignements compromettants au milieu de ses propres papiers. La transmission des rapports dactylographiés au photographe de « Gloria SMH » était la phase la plus dangereuse. Ainsi, Beckett passait régulièrement, par un homme connu de lui sous le nom de « Jimmy le Grec » vivant et travaillant avenue du parc de Montsouris (aujourd'hui avenue René Coty). Il s'agissait en fait d'André (Hadj) Lazaro <sup>16</sup>. Beckett poursuivit ses activités clandestines jusqu'en septembre 1942, « à l'extrême limite de l'audace », d'après sa citation à la Croix de guerre en mars 1945 <sup>17</sup>.
- 7 Ce fut fin août 1942 que le réseau « Gloria SMH » commença à être décimé. Ayant été infiltré par l'abbé Robert Alesch, également agent de l'*Abwehr* <sup>18</sup>, de nombreuses arrestations furent effectuées, dont Alfred Péron et Jacques Legrand <sup>19</sup>. Prévenu par la femme de Péron, Beckett tenta de mettre en garde les autres membres, en particulier le photographe, mais celui-ci, ignorant les menaces, fut arrêté peu de temps après. La compagne de Beckett, Suzanne Deschevaux-Dumesnil, fut brièvement appréhendée par la *Gestapo* alors qu'elle tentait de prévenir un autre membre du réseau. Le couple se réfugia d'abord chez l'écrivain Nathalie Sarraute puis s'enfuit à Roussillon, où il mena une existence clandestine jusqu'à la fin de la guerre. Beckett fut par la suite impliqué dans un groupe local de résistance pendant les derniers mois de la guerre. Les risques pris par Beckett dans ses activités de résistant étaient considérables. Au total, douze membres du réseau furent emprisonnés à Fresnes ou à Romainville et fusillés et plus de quatre-vingts furent envoyés en déportation à Ravensbrück, Mauthausen et Buchenwald <sup>20</sup>.
- 8 Le rôle de « courrier » était probablement l'un des plus dangereux, chacun transportant lui-même les preuves pouvant sceller son sort en cas d'arrestation. En 1942, une Irlandaise du nom de Mary Giorgi (née Dewan) devint « courrier » en Afrique du Nord en pleine préparation du débarquement allié de novembre 1942 <sup>21</sup>. Mariée à Louis Joseph Giorgi, commandant de gendarmerie, le couple vivait déjà à Oran en 1940. L'un et l'autre étaient membres actifs au sein d'un réseau intitulé PSW-AFR, créé par les forces polonaises libres <sup>22</sup>, et dont le recrutement était très cosmopolite : Français, Polonais, Nord-Africains et Italiens nés en Algérie. Tous étaient polyglottes. Français, allemand, italien, arabe et anglais étaient les langues pratiquées. Dans les mois précédant le débarquement de 1942, les membres de PSW-AFR recueillirent de précieux renseignements sur les positions des forces allemandes, italiennes ou vichystes, aussi bien en Algérie qu'en Tunisie et au Maroc. Mary Giorgi, déjà mère de trois enfants en bas âge, transporta les informations à copier, à photographier ou à transmettre par radio tout en attendant son quatrième enfant <sup>23</sup>. Après le débarquement, elle continua à travailler pour le réseau pendant un temps, tandis que son mari s'apprêtait à rejoindre le BCRA.
- 9 Activité tout aussi dangereuse que le renseignement, la gestion de filières d'évasion fut une des grandes dimensions de l'action du réseau « Musée de l'Homme » où s'illustra très tôt une autre figure irlandaise, sœur Katherine Anne McCarthy, en religion sœur Marie Laurence <sup>24</sup>. Franciscaine, cette sœur infirmière servit en France lors de la Première Guerre mondiale et se vit décorer de la *Red Cross* britannique. En 1940, appartenant au

personnel de l'hôpital civil de Béthune, de nombreux Français et Britanniques, blessés lors des violents combats de la campagne de France, lui furent confiés. Elle permit à certains de quitter secrètement l'hôpital, les premiers de « ses évadés », passant les lignes pour gagner Dunkerque d'où ils furent évacués. Par la suite, remettant les patients guéris aux filières d'évasion des mouvements de Résistance locaux, elle s'impliqua dans les activités plus larges du mouvement « Musée de l'Homme », notamment dans la recherche de renseignements. Ses agissements finirent par attirer l'attention de la *Gestapo* qui l'arrêta sur son lieu de travail en juin 1941. Lors de son procès, elle fut condamnée à mort sur la foi du témoignage d'un informateur. La sentence fut commuée en peine de déportation, mais son dossier prouve qu'elle fut enregistrée comme ennemi particulier du *Reich*<sup>25</sup>. Durant les quatre années qui suivirent, elle fut détenue dans divers camps, dont Anrath, Lubeck et Cottbus. En décembre 1944, elle fut envoyée au camp de la mort de Ravensbrück. Miraculeusement, elle survécut et fut évacuée par la Croix-Rouge en avril 1944. Dans les années 1960, elle vivait retirée dans le comté de Cork. Dans une déposition au bureau Résistance en 1963, elle avait laissé la colonne blessures et sévices en blanc...

- 10 Une autre femme du nom de Janie McCarthy, originaire du Kerry, vivant et travaillant à Paris comme professeur de langue lorsque la guerre éclata, fut aussi active dans des réseaux d'évasion. Détentrice d'un passeport britannique, elle le détruisit, entra dès novembre 1940 dans un réseau d'évasion du nom de « Saint Jacques »<sup>26</sup> et continua à œuvrer dans des réseaux d'évasion jusqu'à la libération de Paris en août 1944, date à laquelle elle appartenait à quatre réseaux<sup>27</sup>. Pendant toute la durée de la guerre, utilisant son appartement du 66 rue Sainte Anne comme refuge, elle eut souvent la tâche dangereuse d'accompagner des évadés dans le métro. Arrêtée lors d'un contrôle de police, alors qu'elle voyageait avec un pilote américain ne parlant pas français, elle parvint à convaincre cette dernière que celui-ci était sourd et muet. McCarthy mourut à Paris en 1964, sans jamais avoir été suspectée des autorités. D'autres Irlandais furent impliqués dans des activités de résistance plus ouvertement militaires, à l'image de William O'Connor au sein du mouvement « Voix du Nord ». Né en 1893 à Dublin, vivant à Douai comme jardinier au cimetière militaire britannique, il servit durant la Première Guerre mondiale puis, ayant épousé une Française, il s'installa en France. Dès juillet 1940, il entra dans la Résistance, collectant des éléments de renseignement, mais servant également de « courrier » et, occasionnellement, transportant et cachant des armes. Arrêté en septembre 1943 emprisonné dans plusieurs camps, dont Aachen et Rheinbach, et le dernier, le camp de travail de Siegburg, géré par l'organisation Todt, il fut libéré en avril 1945. Plus tard, dans un rapport, il signala qu'il avait été torturé durant des interrogatoires et, qu'entre autres brutalités, il avait eu les dents cassées<sup>28</sup>. D'autres, plus chanceux, traversèrent la guerre sans attirer l'attention des autorités. Ce fut le cas de Sam Murphy de Belfast, s'engageant en octobre 1942 dans un groupe de maquisards du nom de « Veny » qui opérait sur une vaste zone couvrant les départements du Lot, du Tarn, de l'Ariège, des Basses et des Hautes-Pyrénées. Il y poursuivit ses activités, sabotage et vol de véhicules allemands au profit des résistants jusqu'à la libération de la région, en 1944. Il combattit ensuite au sein d'un bataillon des Forces françaises libres<sup>29</sup>.
- 11 Au moment de la libération de Paris en août 1944, parmi les insurgés parfois soupçonnés de constituer les « RMA » (« Résistants du mois d'août ») s'illustre un Irlandais, John Pilkington, né à Dun Laoghaire en 1905. Décrit dans son dossier comme un « *homme de lettres* » vivant à Paris en 1940, il participa à plusieurs actions, avant l'arrivée des alliés,

lors de l'insurrection du 19 août 1944, au sein d'un groupe spontanément constitué sous l'appellation de « Groupe mobile armé volontaire ». Malgré son engagement tardif, il serait faux de dénigrer son parcours, non seulement en raison du réel danger qu'il encourut pendant la libération de Paris, mais également, il semblerait qu'il fût arrêté et détenu de juin à novembre 1940, alors qu'il appartenait à un régiment d'infanterie de réserve. De plus, il eut les dents cassées durant des interrogatoires. En fait, il est probable qu'il rendit des services ponctuels à la Résistance entre 1940 et 1944<sup>30</sup>. D'après les archives, certains Irlandais furent emprisonnés par les Allemands sans motif d'appartenance à la Résistance. Ce fut le cas de sœur Agnes Flanagan, religieuse infirmière irlandaise, déportée à Ravensbrück<sup>31</sup>. Il en fut de même pour Obal Atkinson, musicien, déporté et dont on ignore s'il survécut<sup>32</sup>. En 1943, un mineur irlandais du nom de Thomas Hayward fut envoyé en camp de travail à Vught pour avoir refusé de travailler pour les autorités allemandes...<sup>33</sup> Ainsi, aux côtés de ceux identifiés dans la résistance française, d'autres, vivant en France, eurent maille à partir avec les autorités allemandes pour différentes raisons, ou pour des raisons qui demeurent obscures<sup>34</sup>.

## Les « *oies sauvages* » dans la Résistance

- 12 Depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et l'époque des « *oies sauvages* », soldats irlandais entrés au service de Louis XIV, de nombreux Irlandais avaient fait de la France leur nouvelle patrie. En 1940, deux régiments de l'armée française assuraient encore la tradition des régiments irlandais de l'armée française, à savoir les 87<sup>e</sup> et 92<sup>e</sup> régiments d'infanterie, dont la filiation remontait respectivement aux régiments de Dillon et de Walsh. Si le 87<sup>e</sup> fut dissous après la défaite de 1940, le 92<sup>e</sup> régiment existe toujours et son drapeau porte la mention « Résistance Auvergne 1944 »<sup>35</sup>. Il n'est pas surprenant de voir apparaître, parmi les listes de résistants et de déportés, des noms de Français de souche irlandaise, parfois appelés les « *vieux Irlandais* ». Les Murphy<sup>36</sup>, O'Brien, O'Connor, O'Callaghan ou encore O'Connell peuvent difficilement renier leur ascendance irlandaise... Deux descendants du maréchal MacMahon de Magenta servirent dans la Résistance, dans la continuation d'une tradition militaire franco-irlandaise remontant au XVII<sup>e</sup> siècle. Certains étaient nés dans des territoires français ou sous autorité française, ce qui semble indiquer de plus vastes schémas de migrations dans la communauté franco-irlandaise. Ainsi, Abraham O'Connor, né en 1913 en Nouvelle-Guinée, Raymond O'Donoghue et Albert O'Callaghan, nés en Nouvelle-Calédonie respectivement en 1907 et 1920, combattirent dans des réseaux locaux.
- 13 Mais le cas le plus frappant est peut-être celui de la famille O'Connell en Indochine. Tombée sous le contrôle du Japon en décembre 1941, l'Indochine dépendait de Vichy, qui n'était pas en guerre avec le Japon. Cependant, les membres des communautés françaises locales organisèrent des réseaux de résistance, dédiés à l'origine au recueil de renseignements, mais également à la préparation de l'action. À partir de 1944, ces réseaux du Pacifique allaient s'engager dans une résistance ouverte en lien avec les forces alliées dans la région, la plupart étant soutenus par l'OSS américain, qui utilisait les unités navales et aériennes de l'*US Army* pour maintenir les contacts et fournir du ravitaillement. L'un des réseaux indochinois, du nom de « Plasson »<sup>37</sup>, créé en septembre 1941, eut pour première mission l'identification des lieux de détention des prisonniers de guerre détenus par les Japonais. Ce réseau ne dépassa jamais les quatre-vingt-quinze agents, mais continua fin 1944 à mener des actes de sabotage contre les

Japonais. Trois membres de la famille O'Connell, qui vivaient dans leur plantation située dans la province du Tay Ninh quand la guerre éclata, en firent partie : le patriarche, Daniel O'Connell, né à Saïgon en 1898, servant comme inspecteur en chef des forêts, devint une des figures dominantes du réseau, sa plus jeune sœur, Marie-Madeleine O'Connell, née en 1900, et son fils, Patrick O'Connell, né en 1921. Tous trois furent actifs à partir de 1942. En août 1945, Patrick O'Connell fut arrêté par les Japonais mais libéré le mois suivant ; il reçut par la suite la Croix de guerre et deux citations <sup>38</sup>. Un dernier membre de la famille, Guy O'Connell, le plus jeune frère de Daniel, né en 1909, était employé de la banque d'Indochine à Paris au début de la guerre. À partir de 1941, il appartient au réseau « Hector » <sup>39</sup>. Outre l'exemple de la famille O'Connell, certains descendants d'Irlandais étaient nés en Angleterre tout comme Mary O'Shaughnessy, née à Leigh, dans le Lancashire, de parents irlandais domiciliés à Paris en 1940. Arrêtée et déportée à Ravensbrück pour avoir aidé des pilotes alliés, elle parvint à survivre et à témoigner lors du procès de Nuremberg <sup>40</sup>. D'autres ne survécurent pas, à l'image de Brian Rafferty, né en Angleterre, membre du SOE, arrêté et envoyé en camp de concentration, d'où il ne revint jamais <sup>41</sup>.

## Les Forces françaises libres

- 14 À Londres, l'administration des Forces françaises libres avait mis en place un système de recrutement pour attirer du personnel administratif et médical, ainsi que des interprètes. Quatre Irlandaises apparaissent sur les listes des FFL, avec des engagements variés. La plus âgée, Blanche-Dassonville, née Clarke-Bathust, avait épousé en 1923 un officier français, le lieutenant Achille Dassonville <sup>42</sup>. Au déclenchement de la guerre, demeurant à Paris, elle parvint à rejoindre Londres, en 1941 et à intégrer la section d'assistance sociale de l'administration FFL. D'après son dossier, elle était diplômée de l'université suisse, parlait couramment anglais, français, espagnol et arabe, et avait travaillé comme guide en 1926. Rien d'étonnant, donc, à la retrouver au sein de l'état-major des FFL. En 1942, elle fut envoyée au Levant où elle servit pour le restant de la guerre <sup>43</sup>.
- 15 Ayant grand besoin de personnel médical, les FFL eurent au moins à leur disposition, dès 1941, une infirmière diplômée irlandaise. Il s'agissait de Mary Whelan, née en 1912 à Gort, dans le comté de Galway. Souscrivant dans un premier temps un engagement de deux ans, elle le renouvela en 1943 et fut appelée à servir au Levant et en Afrique du Nord. En 1944, elle fut nommée adjudant à l'hôpital militaire de Marseille et démobilisée avec le rang de lieutenant en 1945. Entre-temps, elle avait épousé un officier français, le lieutenant Philippe Blanchais, rencontré à l'hôpital militaire de Camberley où elle était alors en service <sup>44</sup>. Les rangs des FFL à Londres comptèrent au moins deux autres Irlandaises : Joanne Patricia Cloherty, née à Galway en 1917, servant comme conductrice civile et Pauline Marie Cottin, née à Dublin, comme interprète. Cette dernière avait la double nationalité française et irlandaise. L'une et l'autre avaient rejoint les FFL en 1942. Ce petit groupe d'Irlandaises constitue une section intéressante du contingent global des Irlandais dans la Résistance, apportant aux FFL les qualifications dont l'organisation avait dramatiquement besoin.



## Le SOE

- 16 Créé en 1940 par Winston Churchill, le *Special Operation Executive*, chargé de poursuivre le combat contre l'Allemagne dans les territoires occupés, entraîna des groupes aux sabotages et à l'organisation de raids. À la fin de la guerre, le SOE allait compter plus de soixante camps d'entraînement dans les îles britanniques et plus de 7 500 agents envoyés dans les territoires occupés<sup>45</sup>. Outre ses nombreuses missions, le SOE apportait un soutien logistique, des armes et de l'argent à la Résistance française. Il envoyait des agents, britanniques ou étrangers, comme radios, agents de renseignement ou instructeurs. Certaines sections du SOE étaient donc en contact avec la France : la section DF, organisant des réseaux d'évasion ; la sous-section spéciale EU/P, chargée des contacts avec la communauté polonaise en France ; la section F, responsable des liens avec la résistance non-gaulliste et la section RF avec les réseaux établis par de Gaulle. Par la suite, une section AMF fut chargée temporairement de l'Algérie<sup>46</sup>. Généralement, la section RF utilisait des agents français, alors que F utilisait également des étrangers. Le SOE a parfois été comparé à un club privé où l'on serait entré « *sur invitation seulement* », avec un recrutement extrêmement sélectif mais qui privilégiait assez volontiers les fortes personnalités, voire les originaux. Parmi ces agents, deux Irlandaises et un Irlandais, tous membres de la section F, opérèrent en France.
- 17 William Cunningham est probablement l'une des figures les plus intrigantes des résistants irlandais. Au Service historique de la Défense à Vincennes, deux dossiers de résistants au nom de William Cunningham sont conservés, mais il est à peu près certain qu'il s'agit du même homme<sup>47</sup>. Le premier donne les renseignements suivants : né à Dublin, entré à la Légion étrangère en 1933, se déclarant alors « *journaliste* »<sup>48</sup>. Ayant signé pour un nouvel engagement en 1938, il était à Sidi-bel-Abbès au début de la guerre, au sein de la demi-brigade de Légion étrangère qui allait combattre en France. Évacué par Dunkerque, il se trouvait à Londres en juin 1940. Le premier dossier Cunningham se termine par sa radiation des cadres, du fait de son âge. Le second dossier Cunningham donne comme date de naissance le 1<sup>er</sup> janvier 1914, fort probablement une date fictive. En effet, ce supposé « *rajeunissement* » de trois années lui permettait d'être qualifié pour le service actif et d'être recruté par la suite dans la section F du SOE. Déjà formé au maniement des armes, il fut entraîné au sabotage et prit le pseudo de « *Paul de Bono* »<sup>49</sup>. En 1943, il reçut le grade de second lieutenant au sein du SOE<sup>50</sup>. Il prit part en août à l'opération Dressmaker qui visait à saboter des tanneries à Graulhet et Mazamet. Deux équipes de deux hommes furent parachutées dans la nuit du 17 au 18 août. Cunningham était placé sous les ordres de G.-L. Larcher, dont c'était seulement la seconde mission en France, avec pour cible Mazamet. Il s'avéra alors que les renseignements reçus étaient erronés et qu'aucune des usines ne fonctionnait. Larcher témoigna cependant que Cunningham avait été extrêmement efficace grâce à sa maîtrise du français et ses talents d'homme de terrain. Après avoir dissimulé explosifs et armes, ils se dirigèrent vers l'Espagne, franchirent la frontière près de Perpignan, gagnèrent Gibraltar *via* Madrid. De là, rapatriés par avion sur Bristol, ils firent leur rapport au SOE à Orchard Court à Londres, le 11 septembre 1943. Larcher y dénonçait la médiocrité du renseignement et la mauvaise organisation de ce genre d'opération<sup>51</sup>. L'échec de l'opération Dressmaker eut des répercussions. En étant tenu responsable par ses supérieurs, Larcher fut renvoyé. D'après



les rapports de fin de mission, il semblerait que Cunningham, quant à lui, ne fut pas incriminé. Cependant, il n'est pas fait mention d'une autre opération.

- 18 Une des caractéristiques du SOE fut l'emploi des femmes dans des opérations en territoire occupé. Elles provenaient soit du *First Aid Nursing Yeomanry* (FANY), soit des *Women's Auxiliary Air Force* (WAAF). Sur les cinquante femmes envoyées en France par le SOE, quatorze étaient à l'origine membres des WAAF, dont les deux Irlandaises Mary Katherine Herbert et Patricia Anne O'Sullivan. Mary Katherine Herbert fut l'une des premières à être utilisée en France<sup>52</sup>. Au début de la guerre, elle travaillait comme traductrice à l'ambassade anglaise de Varsovie puis comme interprète au ministère de l'Air à Londres. Elle entra au SOE en 1942, au moment où l'emploi des agents féminins venait d'être ratifié. Après sa période d'entraînement, elle fut envoyée en mission en France en octobre 1942. Alors que la plupart des agents furent parachutés sur le territoire français, elle fut transportée jusqu'à Gibraltar. Ce fut sur une felouque nord-africaine dans la nuit du 30 octobre 1942 qu'elle gagna la France, entre Marseille et Toulon<sup>53</sup>. Elle fut alors intégrée comme « courrier » et opératrice de radio sans fil au sein d'un groupe appelé « *Scientist* », dont la zone d'intervention était vaste : agents en Vendée, Gironde, dans les Landes, ainsi que des cellules à Bordeaux et Poitiers. De ce fait, Mary Herbert multipliait les déplacements, transportant du courrier, et parfois de l'argent ou du matériel de radio. En une occasion, un officier de marine allemand se proposa galamment de l'aider à porter sa lourde valise... qui contenait une radio sans fil. Outre le renseignement, les membres de « *Scientist* », après 1943, multiplièrent les actions de sabotage, dont la destruction de la radio maritime allemande à quatre pavillons.
- 19 En juin 1943, la chute du réseau « Prosper » à Paris contraignit les membres du groupe « *Scientist* » à se terrer. À cette époque, Mary Herbert avait entamé une relation avec le leader du groupe, Claude de Baissac, dont elle attendait un enfant. En décembre 1943, elle donna naissance à une fille et fut confrontée à la double difficulté de se trouver une couverture et des papiers, pour elle-même et pour sa fille. En février 1944, elle fut prise au cours d'une fouille de son immeuble à Poitiers et passa sur place quelques semaines en prison tandis que sa fille était confiée à un orphelinat. Pendant sa détention, elle parvint à convaincre la *Gestapo* de sa fausse identité. Relâchée, elle vint réclamer sa fille et se dissimula à Bordeaux jusqu'à la libération de la ville en septembre. Par la suite, elle épousa Claude de Baissac<sup>54</sup>. La seconde des Irlandaises employées par la section F est à classer parmi les figures hautes en couleur que comptait le SOE. Maureen Patricia O'Sullivan – apparaissant généralement comme Patricia O'Sullivan dans les archives – ne put échapper au surnom de « *Paddy* » au sein du SOE<sup>55</sup>. Née à Dublin, elle vécut avant la guerre en France et en Belgique et, de ce fait, parlait français et flamand. En juin 1941, elle intégra les WAAF et fut d'abord utilisée comme interprète. Ayant été remarquée pour ses capacités linguistiques, elle intégra le SOE en juillet 1943. Entraînée au saut en parachute, à l'emploi des armes de petite taille et des mortiers, elle était destinée à servir comme agent de terrain. Apparemment, ses instructeurs avaient sur elle des opinions divergentes : l'un la considérant comme une jeune fille plaisante et intelligente<sup>56</sup>, avec un esprit et un caractère bien à elle, un autre comme peu intelligente et assez dilettante, un troisième la signalant comme « *un sacré morceau de femme, qui se laisse pousser avec un certain succès la moustache...* »<sup>57</sup> Sa disparition momentanée en février 1944 faisait pourtant douter d'elle ; mais c'est peut-être l'instructeur qui la jugeait comme impatiente de se mettre réellement au travail qui s'approchait le plus de la réalité.

- 20 Son instruction n'était pas finie mais, désireuse d'entrer rapidement en action, elle fut finalement parachutée en France dans la nuit du 24 au 25 mars 1944, pour rejoindre le groupe « *Fireman* » dans la région de Poitiers en attente d'agents. Durant les mois qui suivirent, elle servit d'opérateur radio sans fil et forma de nouveaux opérateurs. Pour ne pas être repérée, elle se déplaçait constamment, parfois même en pleine journée, avec son équipement. Arrêtée un jour à un point de contrôle allemand, elle s'en tira en flirtant de façon éhontée avec des gardes. Après leur avoir donné rendez-vous, elle s'éloigna sans qu'aucun ne songe à vérifier le contenu de sa valise... O'Sullivan demeura en France au sein de « *Fireman* » pour la préparation du débarquement. Lorsque la garnison de Limoges se rendit le 20 août 1944, on considéra sa mission terminée et fut donc rapatriée par avion sur Londres. Elle fut promue officier et aurait dû être envoyée en Allemagne si la guerre avait perduré. Après guerre, elle continua à servir dans les WAAF comme agent de renseignement en Inde et à Ceylan <sup>58</sup>.
- 21 Malgré la brièveté de leurs carrières en France, les trois Irlandais du SOE avaient été exposés aux mêmes risques majeurs qu'encoururent tous ceux qui combattirent aux côtés de la résistance française <sup>59</sup>.

## Les dangers de l'engagement : emprisonnements et exécutions

- 22 Le danger était réel et permanent. Aux risques inhérents aux actions de la Résistance s'ajoutaient, en particulier pour les agents du SOE, les difficultés propres aux étrangers. Pour Patricia O'Sullivan, les instructeurs s'inquiétaient de son accent belge quand elle parlait français. Quant à Katherine Herbert, elle redoutait de ne pouvoir s'empêcher de parler anglais pendant son accouchement. Concernant les agents de « *Dressmaker* », les résistants locaux durent leur signaler que leurs vêtements étaient trop neufs et les faisaient remarquer. Parmi les seize Irlandais combattants sur le sol français au sein de la Résistance française ou belge <sup>60</sup>, neuf furent arrêtés puis emprisonnés ou déportés, en camp de travail ou de concentration. Sur ces neuf résistants irlandais, on compte six hommes et trois femmes. Les trois femmes représentent un cas intéressant. Il s'agissait de Mary Cummins (de la résistance belge), sœur Katherine Anne McCarthy et sœur Agnès Flanagan. Deux d'entre elles étaient religieuses et toutes trois furent déportées à Ravensbrück. L'engagement de Cummins comme de McCarthy au sein de la Résistance apparaît clairement dans les archives et la religieuse fut même envoyée à Ravensbrück comme « *nacht-und-nebel* » <sup>61</sup>. En revanche, on ignore les raisons de l'arrestation de sœur Flanagan <sup>62</sup>.
- 23 Pour les hommes, nous ne sommes pas certains non plus des motifs d'arrestation de Obal Atkinson ou de Patrick Sweeney, ce dernier étant pourtant déporté à Buchenwald, et l'on ignore jusqu'à leur sort final. Par contre, dans le cas de Robert Armstrong et de Robert Vernon, nous savons que les deux hommes furent exécutés par les Allemands, respectivement en 1944 et 1945. Robert Armstrong, gardien du cimetière militaire britannique de Douai, appartenait au réseau « Saint Jacques », spécialisé dans l'aide aux aviateurs alliés <sup>63</sup>. Arrêté en novembre 1943, il fut interné dans différents camps avant d'arriver et d'être exécuté le 18 décembre 1944 à Waldheim <sup>64</sup>. Robert Vernon, du réseau Alliance, fut arrêté en janvier 1943 et par la suite envoyé à Sonnenburg où il fut tué le 30 janvier 1945, aux côtés d'autres résistants <sup>65</sup>. Au moment de son exécution, le

gouvernement irlandais avait tenté d'intervenir en sa faveur par le biais de sa légation à Berlin, mais il ne parvint qu'à faire repousser l'exécution. Ceux qui survécurent furent rapatriés par la Croix-Rouge ou libérés par les alliés en 1945. Leurs dossiers mentionnent souvent les effets de la malnutrition, des sévices et même des tortures qu'ils avaient endurés. Certains revinrent à leur vie antérieure après la guerre. Ceux qui vivaient en France en 1939 y demeurèrent. Sœur McCarthy, très éprouvée physiquement au moment de sa libération de Ravensbrück, revint en France après une période de convalescence en Irlande. De manière générale, ils ne laissèrent pas de récits de leurs actions, à l'exception de quelques entretiens avec des journalistes. Tous sont morts à ce jour.

## Conclusion

- 24 La question des Irlandais dans la Résistance française n'avait pas été posée en tant que telle jusqu'à présent, en particulier parce qu'en l'absence de sources secondaires, elle nécessite de se plonger dans les archives en France, en Angleterre et en Allemagne<sup>66</sup>. Quelles conclusions en tirer ? Par bien des côtés, le nombre d'Irlandais impliqués est trop faible pour permettre d'extrapoler des grandes tendances. Néanmoins, quelques observations sont possibles.
- 25 En premier lieu, le nombre d'Irlandaises impliquées est à noter. Dans l'ensemble des Irlandais agissant en France au sein de la Résistance intérieure, des FFL ou du SOE, 50 % sont des femmes. Le chiffre est en décalage avec la proportion de résistantes généralement retenue par les historiens de la Résistance, soit environ 8 %, et plus encore avec le pourcentage de femmes s'étant vu reconnaître le statut de résistante, soit 5 à 6 % des dossiers du bureau Résistance au Service historique de la Défense. De plus, la plupart d'entre elles ne se sont pas impliquées dans la Résistance par émulation conjugale<sup>67</sup>. Si Blanche Dassonville ou Mary Giorgi combattent effectivement aux côtés de leurs époux français, la majorité des Irlandaises résistantes ne sont pas mariées à des Français, et pour certaines ne seront jamais concernées par le mariage.
- 26 Ensuite, dans au moins trois cas, il existe une connexion forte avec la Première Guerre mondiale, que Robert Armstrong, William O'Connor et sœur Katherine Anne McCarthy ont tous trois vécu en France. Si la religieuse est demeurée dans le Nord de la France comme infirmière, les deux hommes ont épousé des Françaises et obtenu la nationalité française. Au moment où la guerre éclate, tous deux sont employés dans des cimetières militaires britanniques. Au sein de la communauté plus large des résistants, l'engagement des Irlandais est très divers dans sa durée, sa localisation ou sa forme. Certains ont participé à la mise en place des tous premiers mouvements de résistance dès l'été 1940, alors que d'autres ne la rejoignirent qu'entre 1941 et 1943 et que dans un cas au moins, celui de John Pilkinson, il s'agissait d'une participation de dernière heure. En termes d'activités, les Irlandais ont été impliqués dans la collecte du renseignement, mais également dans le sabotage, la propagande ou les réseaux d'évasion. Enfin, c'est sur tout le territoire français, et au-delà dans l'empire colonial français, que l'on trouve des Irlandais de naissance ou des Français de souche irlandaise dans la Résistance. Il n'y a pas de réseau proprement irlandais ; de fait, seul le réseau « Saint Jacques » en compte deux, à savoir Janie McCarthy et Robert Armstrong, et il est probable qu'ils ne se connaissaient pas, chacun opérant dans un domaine différent<sup>68</sup>. Un point commun, néanmoins, caractérise tous les Irlandais dans la Résistance : tous parlaient français. Cette capacité linguistique est le dénominateur commun de ce petit contingent de résistants.

Considérant que le département des *Foreign Affairs* d'Irlande avait estimé le nombre de ses concitoyens vivant en France en 1939 à 700, on peut estimer de 3 à 4 % le nombre d'entre eux entrés dans la Résistance.

- 27 Les Irlandais dans la Résistance française représentent également une tradition ancienne et multiple d'engagement militaire des Irlandais aux côtés de la France. Ainsi que je l'ai mentionné, on retrouve parmi les combattants des descendants des *Wild Geese* du XVII<sup>e</sup> siècle, mais aussi des descendants de grandes figures du XIX<sup>e</sup> siècle, comme ceux du maréchal MacMahon. Sont aussi présents des anciens combattants de la Première Guerre mondiale, qui avait vu beaucoup de troupes ou d'infirmières irlandaises servir et combattre sur le sol français. Ainsi, malgré le petit nombre des Irlandais résistants, il s'agit d'un phénomène porté par un mouvement plus ancien, plus profond et plus riche. Naturellement, se pose la question de la motivation personnelle de chacun d'entre eux. Elle est rarement clairement exprimée, même par les survivants. Pour beaucoup, il s'est probablement agi de loyauté envers leur pays d'adoption, leur famille et leurs proches français. Du point de vue politique, si aucun ne semble impliqué dans un mouvement communiste, la plupart semble avant tout avoir été motivés par le refus du fascisme, à l'image de Beckett lui-même, la lutte contre l'Allemagne nazie en étant l'expression naturelle.
- 28 Cette étude soulève enfin la question de l'identité nationale en temps de guerre. Peut-être est-ce là l'ultime question concernant les Irlandais résistants et peut-être doit-elle demeurer sans réponse. Comment ces hommes et ces femmes se percevaient-ils ? Comme des Irlandais combattant aux côtés de la France ? Comme des Français naturalisés accomplissant leur devoir ? Comme des citoyens irlandais réagissant contre la neutralité de leur pays ? On pourrait répondre que ce sont leurs liens personnels avec la France qui semblent avoir été le moteur le plus puissant. Mais la réponse vient peut-être de la reconnaissance institutionnelle et administrative, celle qui, au-delà de leur motivation, de leur parcours et de leur nationalité, les reconnaît comme « *morts pour la France* ». Le mot de la fin pourrait revenir à Patricia O'Sullivan : « *J'avais très peur par moment, mais il y avait un tel sentiment de partager le danger avec des hommes du plus grand courage que c'était un privilège de travailler à leurs côtés.* »<sup>69</sup>

---

## NOTES

1. COWDRY (Terry), *French Resistance Fighters: France Secret Army*, Oxford, 2007, p. 4.
2. Entretien de l'auteur avec André Heintz, ancien résistant, co-auteur avec Gérard Fournier, en particulier, de : *"If I must die" : from "postmaster" to "Aquatint"*, éd. OREP, 2008.
3. FOOT (M.-R.-D.), *Resistance: an analysis of European Resistance to Nazism, 1940-45*, Londres, 1976 ; LORAIN (Pierre), *Secret warfare: the arms and techniques of the Resistance*, Londres, 1976 ; DEGLIAME-FOUCHÉ (M.), *Histoire de la Résistance en France de 1940 à 1945*, 5 vol., 1967-1981.
4. Le *Special Operations Executive* (SOE) fut fondé en juillet 1940 et parmi ses nombreuses activités clandestines en Europe, il organisa des groupes agissant en France. L'*Office of Strategic Services* (OSS), précurseur de la CIA, il servit comme unité américaine d'organisation d'opérations de

résistance en France et au-delà. Le MI6 apporta également son soutien aux activités clandestines en France, tandis qu'à partir d'octobre 1941, les Forces françaises libres à Londres constituèrent le Bureau central de renseignement et d'action (BCRA).

5. MILZA (Pierre) et PESCHANSKI (Denis) (dir.), *Exils et migrations. Italiens et Espagnols en France, 1938-1946*.

6. JACKSON (Julian), *France: the dark years, 1940-1944*, OUP, 2001, p. 494-495 ; voir également *Revue du Nord*, n° 226, 1975, l'article de Janine Ponty, « Contribution à l'histoire de la Résistance non-communiste. La résistance polonaise en France : le POWN ».

7. *Ibidem*, p. 495. Voir également : DREYFUS-ARMAND (G.), « Les Espagnols dans la Résistance : Incertitudes et spécificités » dans P. Laborie and J.-M. Guillon (dir.), *Histoire et mémoire : la Résistance*, Toulouse, 1995, p. 217-226.

8. Le mouvement MOI avait été créé en 1923 par le Parti communiste français afin d'organiser et de représenter la main-d'œuvre immigrée. Ses rangs furent enrichis dans les années 1930 par les émigrants qui fuyaient les forces fascistes de leur pays d'origine. En avril 1942, l'organisation constitua les FTP-MOI comme son bras armé.

9. SCHOENBRUN (David), *Soldiers of the night : the story of the French Resistance*, 1980.

10. National Library of Ireland (NLI), papiers De Valera, 28 novembre 1941 : Walsh à De Valera.

11. SHD, dossiers individuels et collectifs du bureau Résistance ; dossiers du War Office sur le SOE, National Archives, Londres.

12. Alfred Peron s'était lié d'amitié avec Beckett dès 1926. En 1929, il travaille avec Beckett sur la traduction française d'*Anna Livia Plurabelle de Joyce*. Devenu professeur d'anglais au lycée Buffon à Paris, il entre dans la Résistance en 1940 et intègre le réseau « Gloria ».

13. SHD, bureau Résistance, dossier individuel Samuel Beckett (16 P 42711).

14. SHD, bureau Résistance, dossier d'homologation du réseau « Gloria SMH » (17 P 135).

15. *Ibidem*.

16. Connu dans le réseau « Gloria SMH » sous le pseudo de « Tante Léo ».

17. « *Homme d'un grand courage a montré pendant deux années, des qualités d'informateur dans un important réseau de renseignements. A mené sa tâche jusqu'à l'extrême limite de l'audace. Traqué par les Allemands, a dû, à partir de 1943, mener une vie clandestine difficile.* » (Citation pour l'attribution de la Croix de guerre avec étoile de vermeil, 30 mars 1945 : SHD, bureau Résistance, dossier individuel Samuel Beckett, 16 P 42711).

18. Alesch travaillait pour « Abwehr III », dirigé par Oskar Reile.

19. Péron mourut en mai 1945, peu de temps après avoir été libéré par la Croix-Rouge suisse.

20. KNOWLSON (James), *Damned to Fame : the life of Samuel Beckett*, Londres, 1996. Cette biographie autorisée de l'écrivain consacre un développement conséquent à ses activités dans la Résistance française.

21. Mary Dewan était née à Newbridge, comté de Kildare, en 1898.

22. L'intitulé complet de PSW-AFR était Polska Sluba Wywiadowcza Africa. À partir de 1940, il existait au sein du SOE une sous-section spéciale du nom de EU/P chargée des réseaux polonais en France occupée.

23. Charles Giorgi, son quatrième enfant, naquit le 20 mars 1942 à Oran.

24. SHD, bureau Résistance, dossier d'homologation du réseau « Musée de l'Homme » (17 P 173). D'abord organisé comme un réseau, le groupe se développa en mouvement, disposant de son propre journal. Ses agents mirent en place des filières d'évasion, dans un premier temps vers la France libre puis vers l'Espagne et le Portugal.

25. SHD, bureau Résistance, dossier d'homologation du réseau « Musée de l'homme » et dossiers « McCarthy » du bureau Résistance et du bureau des archives des victimes des conflits contemporains (SHD, BAVCC Caen).

26. Tous les résistants irlandais possédaient soit des passeports britanniques, soit des passeports de l'État libre d'Irlande (Irish Free State). Malgré sa neutralité, l'État libre d'Irlande demeurait un

dominion britannique. La possession de l'un ou l'autre de ces types de passeports aurait mis le détenteur dans une situation particulièrement ambiguë vis-à-vis des autorités allemandes.

27. À savoir « Saint Jacques » (SHD, bureau Résistance, 17 P 210), « Comète » (17 P 105), « Shelburn » (17 P 214) et « Samson » (17 P 212). Le réseau « Comète » avait été fondé en Belgique.
28. SHD, bureau Résistance, dossier de résistant William O'Connor. Voir également 18 P 44, dossier d'homologation de « Voix du Nord » et dossier de déporté de O'Connor (SHD, BAVCC Caen).
29. SHD, bureau Résistance, dossier individuel Sam Murphy et dossier d'homologation du maquis Veny (19 P 46/2).
30. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de John Pilkington.
31. SHD, BAVCC, dossier de déportation de sœur Flanagan. Née en 1909 dans le comté d'Offaly, elle travaillait comme infirmière à Paris en 1940 avant son arrestation. Elle fut rapatriée par la Croix-Rouge suédoise en 1945.
32. *Ibidem*. Atkinson était né à Dublin en 1907.
33. *Ibidem*.
34. Patrick Sweeny, né dans le comté de Mayo en 1916, fut déporté à Buchenwald en 1944, sans qu'on sache pourquoi, ni s'il survécut. Dossiers de déportation, SHD, BAVCC Caen.
35. Voir les notices qui leur sont dédiées dans D. Murphy, *The Irish Brigades, 1685-2006*, Dublin, 2007.
36. Apparaissent parmi les fichiers du bureau Résistance au SHD les noms de Alphonse Murphy, Jacques Murphy et André Murphy...
37. D'après le nom de son fondateur, Lucien Plasson, alias « Vernet ».
38. SHD, bureau Résistance, dossiers individuels de résistants de Daniel, Madeleine et Patrick O'Connell et dossier d'homologation du réseau « Plasson » (17 P 193).
39. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant de Guy O'Connell et dossier d'homologation du réseau « Hector » (17 P 139).
40. Récit de Mary O'Shaughnessy sur le site de la BBC dédié à la guerre telle que vécue par la population : <http://www.bbc.co.uk/ww2peopleswar>.
41. FOOT (M.-R.-D.), *The SOE in France*, Londres, nouvelle éd. 2004, p. 194, 253-254. Rafferty fut exécuté à Flossenbourg en mars 1945.
42. Blanche Clarke-Bathust était née à Portadown en 1897 ; son mari servit auprès du général de Gaulle atteignant après guerre le grade de général.
43. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant de Blanche Dassonville.
44. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant de Mary Whelan née Blanchais.
45. Sur le SOE, voir : FOOT (M.-R.-D.), *SOE : the special operations executive, 1940-1946*, Londres, 1999 et plus précisément sur l'action du SOE en France, du même auteur, *SOE in France*, nouvelle éd., Londres, 2004.
46. Elle fut active pendant une vingtaine de mois entre 1943 et 1944, voir SOE, op.cit.
47. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant William Cunningham.
48. Cunningham était né à Dublin, 107 Stannaway Road, le 25 mai 1911 de Thaddeus et Mary Cunningham.
49. SHD, bureau Résistance, second dossier individuel William Cunningham. Il y apparaît comme membre du SOE mais également des Forces françaises combattantes.
50. National Archives, Kew, dossier "operation Dressmaker", HS 6/908/1.
51. National Archives, Kew, HS 6/908/1.
52. Elle était née en 1903 en Irlande.
53. ESCOTT (Beryl E.), *Mission improbable*, Londres, 1991, p. 49-59. Une de ses compagnes de voyage était Odette Samson.
54. *Ibidem*. Voir également M.-R.-D. Foot, *SOE in France*.
55. National Archives, Kew, HS 9/1427/1, dossier Patricia O'Sullivan.

56. *Ibidem*. Il la considère comme déterminée et intéressée dès qu'elle est persuadée de l'utilité de ce qu'elle fait.
57. *Ibidem*.
58. *Ibidem* ; voir également M.-R.-D. Foot, *SOE in France* et Escott, *Mission impossible*.
59. Une quatrième irlandaise, Erica O'Donnell, rejoignit la section F en mars 1944 après avoir appartenu au bureau tchèque de Londres et avoir formé les agents tchèques, y compris ceux qui assassinèrent l'obergruppenfuhrer Reinhard Heydrich en 1942.
60. C'est-à-dire en excluant les membres des FFL et les agents SOE en missions ponctuelles.
61. Sœur McCarthy était détenue sous le n° 85 470 à Ravensbrück : information gracieusement fournie par le docteur Insa Eschebach du Mahn-und-Gedenkstatte, Ravensbrück.
62. Son dossier de déportée au BAVCC à Caen ne le mentionne pas et elle n'apparaît pas dans les dossiers de résistants du Service historique de la Défense à Vincennes.
63. Janie McCarthy appartenait au même réseau.
64. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant de Robert Armstrong (16 P 17 321) et dossier de déporté au BAVCC, Caen.
65. SHD, bureau Résistance, dossier individuel de résistant de Robert Vernon (16 P 10 908) et dossier du réseau « Alliance » (17 P 721-2).
66. Cet article est une version allégée d'une étude plus importante de l'auteur sur les Irlandais impliqués dans la résistance française publiée à l'occasion des journées franco-irlandaises organisées en septembre 2007 à Vincennes.
67. Sur le statut des femmes dans la guerre, voir : DOMINÉ (J.-F.) et GENET-ROUFFIAC (N.), *L'arme féminine de la France*, SHD, Vincennes, 2008.
68. Il existait un réseau « Pat O'Leary », du nom de guerre de son chef, le Belge Albert Guérisse. Ancien médecin militaire, Guérisse avait été évacué en 1940 et utilisa pendant le reste de la guerre ce pseudonyme irlandais. Le réseau « Pat O'Leary » fut l'un des plus importants de la Seconde Guerre mondiale.
69. National Archives, Kew, HS 9/1 427/1, dossier Patricia O'Sullivan.

## RÉSUMÉS

En 1941, le Premier ministre irlandais, le *Taoiseach*, Eamon de Valera, envoya une note au département des Affaires étrangères irlandais pour réclamer une estimation du nombre d'Irlandais qui se trouvaient en France occupée. Le département estima alors qu'ils étaient entre sept cents et huit cents à y vivre. Or, à ce jour, il a été possible d'identifier plus d'une vingtaine d'Irlandais de naissance qui servirent durant la guerre au sein de la Résistance intérieure, des FFL ou du SOE. Tous ceux qui rejoignirent des groupes de résistants dans la France occupée y vivaient déjà et y travaillaient en 1940 ; s'y ajoute un certain nombre de résistants nés en France ou en territoire français, mais de souche irlandaise.

"Paddy fait de la résistance". *The Irish in the French Resistance and section F of SOE, 1940-1945* In 1941, the Irish Prime Minister, the *Taoiseach*, Eamon de Valera, sent a note to Ireland's Department of Foreign Affairs to obtain an estimate of the number of Irish people who were in occupied France. The department estimated that there were between seven hundred and eight hundred who lived there. But, to this day, it has been possible to identify more than twenty Irish by birth who served during the war in support of the Resistance, the Free French Forces (FFL) or the SOE. All



those who joined resistance groups in occupied France already lived there and worked there in 1940; adding to this is a certain number born in France or French territory, but ethnic Irish.

## INDEX

**Mots-clés** : Deuxième Guerre mondiale, Irlande, Résistance

## AUTEUR

### DAVID MURPHY

Diplômé de *University College Dublin* et de *Trinity College Dublin*, le docteur David Murphy est professeur d'histoire militaire à l'université de Maynooth (Irlande), et chargé du cours d'histoire militaire auprès des élèves officiers de l'*Irish Military College*. Il a publié en 2007 une somme de l'histoire des régiments irlandais au service des armées étrangères (*The Irish Brigades, 1685-2007*); ses autres ouvrages comprennent *Ireland and the Crimean War* (2002), *The Arctic Fox: the life of Admiral sir F.L. McClintock* (2004), *Irish regiments in the world wars* (2007), *The Arab Revolt* (2008). « *Paddy fait de la résistance. » Les Irlandais dans la Résistance française et la section F du SOE (1940-1945)*. Président de la société d'études militaires franco-irlandaises (SEMFI), il a été un des co-responsables scientifiques des journées d'études organisées par le SHD en septembre 2007, dont les actes seront publiés début 2009 sous le titre *Franco-Irish connections, Military aspects, 17e-20th century*.